

À propos du livre *Les Voix de Solal Rabinovitch*¹

Avant toute considération, je voudrais dire que je ne répéterai pas l'éloge introductif qui vient d'être prononcé par François Balmès : je m'y associe absolument.

Milan, un des nombreux patients psychotiques présent dans ce livre, avait bien raison de s'exclamer un jour : "Quel talent vous avez ! quand je vous dis ce que j'éprouve, ça cesse de me faire mal!" (p. 171). Et Sol d'ajouter aussitôt : "Du temps, celui de la phrase prononcée, est injecté dans le pur trou de l'énonciation psychotique « j'entends ». C'est du temps qui modifie l'actuel". Énoncer cette phrase prend donc un temps qui modifie le "j'entends" du psychotique toujours livré à un "actuel" fixe, où le sans-temps s'exhibe. En fait ce "j'entends"(des voix) présente l'éternel présent – une temporalité immobile et sans histoire – de la structure psychique propre à la psychose : l'actuel y manifeste qu'il n'y a pas rapport entre présent, passé et futur.

Quant au "pur trou de l'énonciation psychotique du "j'entends", il est dans ce livre, minutieusement distingué de l'énonciation en jeu dans la parole du névrosé : celle-là retentit à partir du refoulement originaire, comme perte d'être, comme manque d'un signifiant susceptible de représenter un sujet exclu de la chaîne. C'est une énonciation qui, dans la parole, laisse des traces de l'existence du sujet élidé : non seulement le fameux "ne" discordantiel mais aussi d'autres usages de la négation. Ce qui fait trace dans l'énonciation a quelque chose à voir avec le nom même du sujet, ce nom qui est faille, qui est au-delà de la voix.

Dans la folie, l'énonciation ne vient pas du sujet, mais d'ailleurs, de l'extérieur, par le biais des voix qui, revenant du dehors, comblent la faille qu'est la voix.

Le livre de Sol – et sa lecture par François Balmès – nous montrent comment la psychose radicalise l'extériorité de l'énonciation.

Distinguons à leur suite, la voix et les voix.

Il y a la voix qui est faille, voix où se perd l'énonciation du sujet.

Autre chose est le bruit qu'elle fait, les paroles qui se prononcent. Dans la folie, les voix comblent la faille de la voix. Selon donc qu'on est dans le singulier ou le pluriel, les fonctions diffèrent.

La formule suivante fait écho en nous, à partir de l'article de Freud "Remémoration, répétition, élaboration" : *du psychique s'hallucine au dehors au*

¹ Aux éditions Érès, collection Point Hors Ligne. Exposé fait dans le cadre de la Librairie de l'E.P.S.F., 11 janvier 2001.

lieu de se souvenir au-dedans. À la place du se remémorer, de l'halluciner donc, s'il est vrai que les voix s'articulent dans ce lieu de la topique freudienne où, à la place de l'inconscient (traces de perception, effacements et cernes des traces) *il n'y a rien* : la forclusion de ce que Lacan a nommé le "signifiant-du-nom-du-père" n'a pas permis l'inscription des traces mnésiques. De là que l'inconscient dans la folie est le lieu où le rien s'avère non modalisable, un rien sans "peut-être, où tout ce qui vient de l'Autre est sûr" – même si le fou peut affirmer que ce qu'il entend n'est pas toujours vrai, l'Autre sait toutes ses pensées, d'un savoir illimité, savoir jamais supposé, toujours attribué.

Dans l'hypothèse freudienne du rien en lieu et place de l'inconscient, le rien est réellement rien. À *sa place*, des voix s'élèvent qui font retour de l'extérieur : noms délirants, Dieu, le Diable, La femme, etc.

Centrons-nous maintenant sur l'acte de l'analyste embarqué dans la cure d'un psychotique. Comment va-t-il s'y prendre ?

Pour réintroduire l'énonciation exclue par la folie, l'analyste se servira de sa voix : c'est avec elle qu'il se fera énonciation d'un fou qui, lui, est le lieu de purs énoncés hallucinés. Il va prêter une voix aux voix, et cette voix de l'analyste constituera un extérieur susceptible de localiser l'énonciation du fou.

Ainsi, en donnant son à la voix du sujet, l'analyste sépare cette voix des voix qui l'assiègent. Retrouver ou pas son énonciation entre désormais dans le champ du possible. Soulignons-le, comme le fait Sol dans son texte, la voix de l'analyste n'est pas la voix de l'Autre : elle est la voix de quelqu'un qui donnera localité au réel d'une présence.

Pour essayer de penser ce qui est en jeu, Sol invente une notion nouvelle qui fera sans doute concept : la *reproduction*. Liée à la question de "l'entendre", cette *reproduction* s'intrique à la problématique de "l'adresse", maintes fois reprise et pensée, dans le texte.

J'ai choisi de mettre l'accent sur ces seuls opérateurs parce que non seulement ils sont à la source du maniement du transfert dans la cure d'un psychotique mais interviennent aussi, au cours de toute cure, en particulier à la fin.

"Ce qui est refusé au dire se change en voix ; c'est pourquoi l'analyste est redevable d'un dire supporté par sa voix" écrit Solal Rabinovitch (p. 177).

Remarquons-le, le "dire" utilise des mots mais ne doit pas être confondu avec l'énonciation et encore moins avec l'énoncé. Le dire est agent dans tous les discours. Le dire est l'acte d'un sujet ayant pour conséquences le déplacement, voire le changement des coordonnées d'une situation.

"Dans la reproduction il s'agit de nommer ce qui ne s'est jamais dit. Il s'agit de faire un bruit de mots avec le bruitage chaotique du perçu ." C'est ici qu'entre en scène une fine dialectique entre reproduction et production.

Il y a deux sortes de reproduction : celle de la fracture initiale et celle du forclos qui reproduit ce qui ne s'est jamais produit. Pour part, il s'agit de reproduire quelque chose qui n'aura jamais été représenté mais seulement bruité.

Si la voix de l'analyste trouve le bruitage du langage, si elle interrompt un tumulte, ce qui se joue tient à l'invention de mots qui fassent une forme audible, pour la réparation d'un signifiant rejeté dans le réel. Avec sa voix, l'analyste dit la forclusion, il dit les voix : il emprunte les mêmes bouts de réel que le retour du forclos. La voix de l'analyste pénètre dans le rien psychique comme les voix y entrent et elle dit l'attache rompue des mots et des choses. Elle vient compléter un mot dépeuplé de tout éprouvé : mais ce faisant, *elle apporte un autre entendu*.

C'est que la voix de l'analyste, à redoubler le mot du psychotique le lève d'une autre possibilité d'entendre : elle rend possible une mise en mouvement du pur "j'entends" figé dans l'actuel.

On sait qu'un psychotique qui entend des voix les prend au sérieux et se vit comme leur pôle d'adresse : mais il ne s'y reconnaît pas. C'est dans le transfert que l'analyste a à se faire adresse des voix, à la place du fou.

Lorsque Milan en proie à ses débris de signifiants qui dérivent sur un vide de signification, déclare qu'un "On" énigmatique, venu d'ailleurs s'adresse à lui et dispose de son corps, il réclame une traduction pour ce message qu'il est devenu, dans une douleur incessante.

L'analyste a à répondre au "On" requis par Milan, ce "On" qui, écrit Sol, "est tout à la fois, fantôme d'un symbolique inconsistant et figure d'un Autre jouissant du corps de Milan".

L'analyste peut donc répondre en offrant avec sa voix une nomination : c'est ainsi qu'il peut proposer de nommer la voix qu'il écoute et pas les mots qu'elle dit.

C'est exemplairement le cas pour un moment de la cure de Dorine : l'analyste entend la voix d'une petite fille qui se love dans les bras de sa mère et dit tout haut cette voix qu'il entend. "J'avais offert d'entendre ce qu'il y a de plus opaque : le point de croisement de la parole et du sujet". Ainsi le transfert se trouve-t-il localisé mais cette localisation exige que la voix soit nommée, si tant est que toute nomination localise et fragmente.

"Petite fille" devient le nom du sujet dans le transfert. La nomination a fixé un instant l'être du sujet. Et ce nom, parce que prononcé par une autre voix – celle de l'analyste – n'est pas soumis à la forclusion. Ainsi la nomination de la voix de Dorine décomplete la voix et fait d'elle une adresse.

Tout se passe pour l'analyste par le réglage de sa voix, du flux de voix, s'il est vrai que ce réglage mesure ce que l'analyste, comme "érasès" (comme ayant à occuper la place de l'aimant), offre.

Par le biais d'une voix qui ne pouvant se survivre doit redevenir perdue, le trou sans fin et sans perte de la forclusion, se trouvera bordé.

En vérité, Sol distingue un double maniement du transfert.

D'un côté il s'agit de nommer un bout de voix pour l'extraire du tout unifiant et idéalisant d'un amour qu'on peut qualifier de mystique.

De l'autre, il s'agit de régler le flux de voix pour offrir un fragment de ce Tout à l'opération de la cure.

Les mots que l'analyste emploie sont les opérateurs de ce réglage : ce ne sont pas des équivoques signifiantes, ce sont des mots entendus comme des choses, dans une jonction Symbolique-Réel.

On peut remarquer que si les énoncés de l'analyste ne sont pas touchés par la forclusion parce qu'ils émanent d'un autre lieu qu'elle, ce que l'analyste dit ne s'inscrit pas pour autant, mais "s'évapore", conférant ainsi à la voix réglée, le rôle princeps de fermer le gouffre de l'impassible "dire-que-oui" au réel des voix.

Si l'analyste "reprodit" ce qui aura été refusé, ce dire est susceptible de faire place au sujet : entre les voix et lui-même.

Dès lors on peut s'attendre à ce que le fou sorti du pur "j'entends" se fasse la voix de ses voix au lieu de les réaliser. Redire ce que l'halluciné ne savait pas qu'il disait, lui permet d'entendre la voix, de la place de l'autre qui l'écoute. C'est ainsi que l'autre qui écoute redoublant avec sa voix le réel halluciné, ouvre la possibilité d'une restitution de l'énonciation.

J'ai le sentiment en parlant ici du livre de Solal Rabinovitch, de ne l'avoir pas présenté mais au contraire outrageusement réduit. Ce travail difficile, aussi riche que complexe, où théorie, poésie et clinique s'allient de manière complètement inédite, trace des chemins, propose des concepts nouveaux pour ce qui demeurait, malgré Lacan, dans l'obscurité : la cure psychanalytique de la psychose et le maniement de la voix qu'elle implique.

Chaque page mérite qu'on l'interroge, qu'on la médite.

J'aurais aimé questionner notamment cette dite "érotomanie mortifiante" que l'analyste supporte comme la marque nécessaire de l'amour que le fou lui imprime, et interroger la position de l'analyste comme érastès, soit, est-il écrit, "comme aimant ce que le fou lui dira".

J'aurais voulu remarquer au passage à quel point une voix qui s'éteint n'ouvre pas seulement au silence mais à un espace bordé par cette voix soudain disparue : le silence advenu fait résonner l'espace, où s'opère l'abandon sonore comme source de l'exil humain.

J'aurais aussi bien beaucoup d'autres questions à poser. Certaines viendront peut-être en cours de discussion.

Les... "voies" ... sont ouvertes.